

TRISTAN ET YSEULT

L'histoire de Tristan et Iseult fait son entrée dans la littérature écrite au XII^e siècle et connut une grande popularité. Plusieurs textes de ce récit d'amour irrésistible ont vu le jour : les versions célèbres de Béroul et de Thomas d'Angleterre (cette dernière qualifiée de « version courtoise »). Certains ont été perdus, comme celui de Chrétien de Troyes et aucun de ceux qui nous sont parvenus n'est intégral.



Entre 1900 et 1905, Joseph Bédier reconstitua une version « complète » de la légende à partir de Béroul, Thomas d'Angleterre, de Eilhart von Oberge et de fragments anonymes. Ce travail a contribué à la redécouverte de la légende et il est devenu la version de référence pour les lecteurs non spécialistes du XX^e siècle.

L'argument est d'une extrême simplicité. Tristan, le neveu du roi Marc est chargé d'escorter Yseult, qui doit devenir sa femme. Assoiffés tous deux au cours de la traversée, on leur sert un philtre destiné au roi Marc et à la reine. Ils vont alors éprouver une passion qui survivra à toutes les épreuves.

« Le roman de Tristan, comme toutes les grandes œuvres d'ailleurs, a quelque chose d'énigmatique et, comme on dit, fait problème. Comment s'expliquer en effet qu'en plein XIIe s., au cœur du moyen âge féodal et chrétien, on ait pu produire et apprécier une œuvre où les valeurs les mieux établies apparaissent comme manifestement bafouées, en la personne d'un roi trahi par son épouse au bénéfice de son neveu et vassal? C'est toute la société profane et religieuse qui est ainsi mise en cause avec la bénédiction du trouvère, des trouvères, dont on a coutume de dire qu'ils sont « du côté des amants » et ne craignent pas d'enrôler Dieu sous leur bannière comme le manifestent tant d'épisodes du Béroul. Circonstance aggravante : à voir le succès de l'œuvre, sous ses différentes formes, on a tout lieu de penser que le public lui-même se faisait volontiers le complice des auteurs et que son cœur était tout acquis aux amants de Cornouailles. »

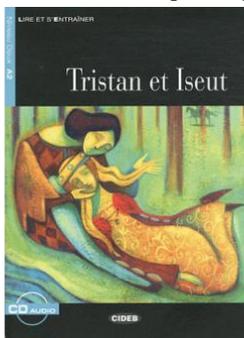
Jacques Ribart

Texte 1 : Jacques Ribart, «Pour une interprétation théologique du *Tristan de Béroul*»

Toute la problématique du Tristan, des Tristans, est fondée, en dernière analyse, sur le sens qu'on donne au célèbre philtre. C'est donc à son sujet qu'il faut d'emblée s'interroger, car de son interprétation dépend l'orientation fondamentale du roman. (...)

Pour avoir transgressé, sans le savoir, sans le vouloir, l'interdit implicitement posé pour avoir bu le philtre qui ne lui était pas destiné, comme Adam et Eve mangèrent la pomme au jardin de l'Éden, voilà l'harmonie originelle soudain compromise. Interdit mystérieux, dans le roman comme dans la Genèse, mais dont on voit bien qu'il est fondamentalement désir de s'égaliser, de s'identifier au roi, à Dieu, refus aussi de la dépendance du vassal vis-à-vis de son seigneur, de la créature face à son Créateur, irrésistible soit d'une liberté qui est en même temps une révolte. En buvant le philtre, Tristan se substitue à Marc et le couple humain veut et va désormais vivre sa vie propre, autonome. À l'écart et à l'encontre du roi, de Dieu, il va chercher à se suffire à lui-même, sans jamais d'ailleurs y parvenir. Et ce sera l'exil (...)

Mais il faut bien souligner qu'il s'agit d'une transgression dont le couple humain Tristan et Iseult en l'occurrence ne porte pas seul la responsabilité. Elle est le fait d'un « autre » « erreur » de Rrangien ici,



intervention du serpent démoniaque là et c'est la raison pour laquelle les amants ne se sentent ni ne se reconnaissent vraiment coupables situation qui n'a rien d'étonnant ni de paradoxal dès l'instant qu'on la replace dans le schéma chrétien de la Faute originelle. Car il est vrai qu'une sorte de fatalité s'est abattue sur eux cette fatalité dont on se plaît à reconnaître qu'elle est une des caractéristiques fondamentales de l'amour tristanien. (...) Quand l'ermite Ogrin invite les amants, de façon aussi répétitive que dérisoire, à un repentir ressenti comme impossible, ils ne peuvent, en bonne orthodoxie, que lui répondre par un *non possumus*, non pas moral, mais métaphysique :
v. 1384 Q'el m'aime, c'est par la poison. Ge ne me pus de lié partir. v. 14407
De lié laisier parler ne ruis, Certes, quar faire ne le puis.

Ne croirait-on pas entendre ici comme l'écho médiéval du célèbre verset de saint Paul (Rom., VII, 19) :

« Car je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas. »?

L'amour fou.

Deux manuscrits racontent un épisode où Tristan s'est déguisé en fou pour revoir Iseut ; ils s'appellent tous deux *Folie Tristan*. La *Folie Tristan* d'Oxford est généralement rattachée au roman de Thomas et la *Folie Tristan* de Berne à la version dite commune de Bérout.

Marie de France traite aussi cette histoire dans le *Lai du Chèvrefeuille* composé selon toute vraisemblance entre 1160 et 1189.

Première femme connue à avoir écrit des poèmes en français, Marie de France a signé trois œuvres littéraires en français de la seconde moitié du XII^e siècle : un recueil de lais narratifs, un recueil de fables et une traduction du *Purgatoire de saint Patrice* dont on ignore encore s'il est d'elle.

Dans l'épilogue des *Fables*, elle se présente en ces termes : *Marie ai num, si sui de France* (« mon nom est Marie, et je suis de France »), signifiant par-là qu'elle est originaire d'Île-de-France, alors qu'elle vit dans l'Angleterre anglo-normande, dont les traits dialectaux marquent son œuvre (selon les spécialistes mais on n'a aucune raison de douter d'eux)..



Joseph Bédier

Les *Lais* sont dédiés à Henri II Plantagenêt ; les *Fables*, probablement à Guillaume de Mandeville, comte d'Essex, mort comme le roi en 1189.

Les *Lais* se prétendent, et sont sans doute, pour la plupart, l'adaptation narrative de ballades (lais musicaux) celtiques.

Joseph Bédier la trouvait « sans imagination ni talent »...

Texte 2 : Léo Spitzer, La «lettre sur la baguette de coudrier » dans le lai du Chèvrefeuille.

Né à Vienne, il est juif, et après l'accession des Nazis au pouvoir en 1933, il a été déchu de son titre de professeur et s'est exilé, comme son collègue Erich Auerbach, d'abord à Istanbul puis au Etats-Unis.. Ses recherches, écrites en allemand, italien, français et espagnol portent surtout sur la littérature française. Il est l'un des fondateurs de ce que l'on nomme la « stylistique moderne ». En 1955, il reçut le prestigieux prix Antonio Feltrinelli.

Nous ferons bien, dans beaucoup de cas similaires à venir, de faire attention davantage à ces topoi, que M. Curtius nous a appris à prendre au sérieux, quand il s'agit d'œuvres médiévales, au lieu de nous égarer, comme dans le cas qui nous occupe, soit dans des considérations rationalistes, plausibles au critique moderne, soit dans l'exotisme folkloriste qui nous détourne des habitudes de pensée consubstantielle avec les poètes français du moyen âge. Il faudra voir désormais dans Marie de France, plutôt qu'un poète rationaliste ou un folklorisant moderne, une *anima naturaliter christiana*, qui a appliqué ses habitudes de pensée théologiques à un sujet qui au premier abord semblerait devoir les exclure : à l'idéologie amoureuse. Et, s'il traite d'œuvres médiévales, le critique moderne devra rapprendre ce que le moyen âge a si bien connu : le sens du miracle. Il nous faut reconnaître ici l'importance de la pensée théologique pour la poésie du moyen âge en



général. Cette image nous offre une sorte de métamorphose ovidienne, seulement il n'y a pas chez le poète médiéval le libre échange, supposé réel, entre les formes humaines, animales et végétales, comme chez les anciens : il ne s'agit que d'une image poétique transposant l'amour fatal dans le règne végétal. La création selon la Bible ne conçoit plus le libre passage d'une âme créée humaine à une âme animale ou à une plante. L'exégèse biblique avait introduit dans les habitudes de pensée une considération de la plurivalence du monde : un récit biblique (particulièrement un récit réaliste de l'Ancien Testament) avait, en plus du sens littéral, un sens symbolique et transcendant (...). Transposée dans le domaine de la littérature laïque, la vue « plurivalente » du monde ajoutait aux choses, et aux événements d'un récit, une valeur hautement poétique : la baguette-signal se transformait en une entité poétique, ayant une vie à elle. Nous sentons, comme poétique, dans la nature comme dans l'art, — que nous regardions un écureuil évoluant apparemment libre de la loi de gravité ou que nous entendions chanter la chanson du roi de Thulé proclamant, à l'heure de la mort, la sainteté inviolable de la coupe à laquelle son amante

avait bu — tout ce qui évoque un autre monde, soustrait aux lois de la causalité et à l'emprise des sens, régi par des lois qui ne sont pas celles de notre vie journalière. Dans notre civilisation, la poésie, de par l'évocation d'autres mondes créés ou suggérés par notre imagination, est une libération, grâce à laquelle nous pouvons nous échapper du monde que nous sentons peser sur nous. Reconnaissons que ce sentiment — sentiment, qui a gardé toute sa force chez nous autres modernes — a été préparé par l'ancienne habitude théologique des Pères de l'Eglise de chercher un sens second dans les récits de la Sainte Écriture : « *quis nunc medullam scripturarum magis nosset quam Christi schola ?* », dit Tertullien ; nous pouvons ajouter : qui saurait mieux que le chrétien connaître la valeur poétique du monde ?

Texte 3 : Le Lai du Chèvrefeuille, Marie de France

Attention, le lai est composé comme une poésie, en vers. Mais pour des raisons diverses, j'ai composé en paragraphe.

Tristan et Yseult guettés par le roi Marc



J'ai bien envie de vous raconter la véritable histoire du lai qu'on appelle *Le chèvrefeuille* et de vous dire comment il fut composé et quelle fut son origine.

On m'a souvent relaté l'histoire de Tristan et de la reine, et je l'ai aussi trouvée dans un livre, l'histoire de leur amour si parfait, qui leur valut tant de souffrances puis les fit mourir le même jour.

Le roi Marc, furieux contre son neveu Tristan, l'avait chassé de sa cour à cause de son amour pour la reine. Tristan a regagné son pays natal le sud du pays de Galles, pour y demeurer une année entière sans pouvoir revenir. Il s'est pourtant ensuite exposé sans hésiter au tourment et à la mort. N'en soyez pas surpris l'amant loyal est triste et affligé loin de l'objet de son désir. Tristan, désespéré, a donc quitté son pays pour aller tout droit en Cornouaille, là où vit la reine. Il se réfugie, seul, dans la forêt pour ne pas être vu. Il en sort le soir pour chercher un abri et se fait héberger pour la nuit chez des paysans, de pauvres gens. Il leur demande des nouvelles du roi et ils répondent que les barons, dit-on, sont convoqués à Tintagel. Ils y seront tous pour le Pentecôte car le roi veut y célébrer une fête il y aura de grandes réjouissances et la reine accompagnera le roi. Cette nouvelle remplit Tristan de joie elle ne pourra pas se rendre à Tintagel sans qu'il la voie passer !

Le jour du départ du roi, il revient dans la forêt sur le chemin que le cortège doit emprunter, il le sait. Il coupe par le milieu une baguette de noisetier qu'il taille pour l'équarrir. Sur le bâton ainsi préparé, il grave son nom avec son couteau. La reine est très attentive à ce genre de signal : si elle aperçoit le bâton, elle y reconnaît bien aussitôt un message de son ami. Elle l'a déjà reconnu, un jour, de cette manière.

Ce que disait le message écrit par Tristan, c'était qu'il attendait depuis longtemps dans la forêt à épier et à guetter le moyen de la voir car il ne pouvait pas vivre sans elle. Ils étaient tous deux comme le chèvrefeuille qui s'enroule autour du noisetier : quand il s'y est enlacé et qu'il entoure la tige, ils peuvent ainsi continuer à vivre longtemps. Mais si l'on veut ensuite les séparer, le noisetier a tôt fait de mourir, tout comme le chèvrefeuille.

"Belle amie, ainsi en va-t-il de nous :
ni vous sans moi, ni moi sans vous !"

La reine s'avance à cheval, regardant devant elle, elle aperçoit le bâtonnet en reconnaît toutes les lettres. Elle donne l'ordre de s'arrêter aux chevaliers de son escorte qui font route avec elle : elle veut descendre de cheval et se reposer. On lui obéit et elle s'éloigne de sa suite, appelant près d'elle Brangien, sa loyale suivante. S'écartant un peu du chemin, elle découvre dans la forêt l'être qu'elle aime le plus au monde. Ils ont enfin la joie de se retrouver ! Il peut lui parler à son aise et elle, lui dire tout ce qu'elle veut. Puis elle lui explique comment se réconcilier avec le roi : elle a bien souffert de le voir ainsi congédié, mais c'est qu'on l'avait accusé auprès du roi.

Puis il lui faut partir, laisser son ami : au moment de se séparer, ils se mettent à pleurer. Tristan regagne le pays de Galles en attendant d'être rappelé par son oncle. Pour la joie qu'il avait eue de retrouver son amie, et pour préserver le souvenir du message qu'il avait écrit et des paroles échangées, Tristan, qui était bon joueur de harpe, composa, à la demande de la reine, un nouveau lai.

D'un seul mot je vous le nommerai : les Anglais l'appellent *Goatleafet* les Français *Chèvrefeuille*.

Vous venez d'entendre la véritable histoire du lai que je vous ai raconté

BIBLIOGRAPHIE

Spitzer Leo, La « lettre sur la baguette de coudrier » dans le lai du Chèvrefeuille. In: Romania, tome 69 n°273, 1946. pp. 80-90; doi : 10.3406/roma.1946.3595

http://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1946_num_69_273_3595

Hülzer-Vogt Heike, « Réflexions sémantiques d'un romaniste : Léo Spitzer (1887-1960) sur le changement de sens ». In: Histoire Épistémologie Langage, tome 15, fascicule 1, 1993. Histoire de la Sémantique. pp. 131-151; doi : 10.3406/hel.1993.2371

http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1993_num_15_1_2371

Wolff Lucien. « Tristan et Yseult dans la poésie anglaise du XIXe siècle ». In: Annales de Bretagne. Tome 40, numéro 1, 1932. pp. 113-152; doi : 10.3406/abpo.1932.1691

http://www.persee.fr/doc/abpo_0003-391x_1932_num_40_1_1691

Ribard Jacques. « Pour une interprétation théologique du Tristan de Béroul ». In: Cahiers de civilisation médiévale, 28e année (n° 110-111), Avril-septembre 1985. pp. 235-242; doi : 10.3406/ccmed.1985.2299

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1985_num_28_110_2299



Tristan et Yseult Salvador Dali